

Lettre de Marcel Arland à Jean Paulhan, 1956

Auteur : Arland, Marcel (1899-1986)

Voir la transcription de cet item

Transcription

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Citer cette page

Arland, Marcel (1899-1986), Lettre de Marcel Arland à Jean Paulhan, 1956, 1956.
Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX
OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle).

Site *HyperPaulhan*

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Paulhan/items/show/15643>

Information sur la lettre

Date 1956

Destinataire Paulhan, Jean (1884-1968)

Langue Français

Informations sur l'édition numérique

Mentions légales

- Fiche : Société des Lecteurs de Jean Paulhan ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Lettre : Ayants-droit de Jean Paulhan

Éditeur Société des Lecteurs de Jean Paulhan, IMEC, Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL ; projet EMAN (Thalim, ENS-CNRS-Sorbonne nouvelle)

Notice créée par [Équipe HyperPaulhan](#) Notice créée le 17/02/2022 Dernière modification le 28/11/2025

[1956]

Cher Jean.

Je suis absolument sûr que J. était
heureux que tu fusses à Brimville, qu'elle
ne souhaitait que de t'y voir rester, et
revenir, et t'y sentir chez toi. Si elle a
dit (mais je ne le crois pas) : « On ne vous a
pas invité », ce ne pouvait être que par
antiphrase. N'aurait-elle pu dire plutôt : «
Vous n'êtes pas un invité ? » En soi, il en
est, on ne pouvait faire de plus gros,
de plus total contre-sens que celui que tu
as fait. Et que tu l'aies fait, je n'en
reviens pas. S'agissant même d'une
personne que J. n'est pas aimé, qui elle est
méprisée, il était impossible et sans motif
incompréhensible, non pas seulement qu'elle
fût tenue un tel propos, mais d'en avoir la
faiblesse.

ARCHIVES PAULHAN

— Mais, me dis-tu, je ne me défends
guère de l'expression que J. m'en veut.
Vais-je qui est plus canaille.

Je pose comme un fait indiscutable
que J. a toujours eu pour toi beaucoup
plus d'amitié et d'estime que pour personne,
et même qu'elle t'a toujours mis à part
comme je le faisais et le fais moi-même.

Mais il est vrai qu'elle a regretté plus
d'une fois que j'aie repris avec toi la route,
et qu'elle pense que, sans toi, je ne l'aurais

pas repris (naturellement !)

Pourquoi ?

1^o : J'ai ^{un} ~~travail~~ ^{travail} le dis, tenez
prétexte de mon ^{travail} à la revue, invention
des obligations. Je ne le paierai. Je ne sors plus.
Depuis l'écrit il y a des ans je dis à G. que
je ne suis G., au si, se laisse en lair
j'accepte au fait une invitation, elle vient.
Quand une légèreté, 2 fois sur 3, à la vie,
je la rejoins au elle me rejoint.

2^o : Il est vrai aussi que, par nature,
je me laisse souvent aller à dire, sans le
montrer celui-ci : L'œuvre ! Les de travail !
Les de fatigue ! J'en ai assez. Je suis seul.
Il n'y a pas au monde un homme qui... !
C'est une disposition fâcheuse, sûre,
dont il faut que je me débarrasse.

3^o : Mais le plus grave, c'est que je
crois sentir que G., depuis la folle et
caillasseuse et épuisante histoire de Dan,
est jaloux de mon travail, fût-ce du
travail le plus personnel, parce qu'elle
y voit une sorte d'évasion, d'abandon,
de trahison ; parce que ce travail m'empêche
d'être absolument absorbé par l'unique
problème qui compte : celui de Dan ;
parce qu'elle voudrait, plus au moins
consciencieusement, que du matin au soir
je reste brisé d'elle, à parler de D. et
de « nous ».

Je t'embrasse
M.